

Le garçon m'apporte un cocktail vaseux planté d'une ombrelle, avec feuilles de menthe et paille courbée. Le bruit des shakers accompagne les secondes qui tournent sur la pendule ovale. Six heures trois : j'ai cessé d'être en avance ; elle sera bientôt en retard. À moins que les journaux ouverts ne me dissimulent sa présence. Je me lève pour refaire un tour d'horizon, éliminant les couples, les rendez-vous d'affaires et les bandes d'amis. Au coin d'un *Herald Tribune* tenu par un jeune homme, je la vois soudain. Je la reconnais. Je décide que c'est elle. Robe soyeuse dans les tons bordeaux, longs cheveux lisses et l'air sage, coudes sur la table, menton sur les pouces joints. De trois quarts, elle se tient immobile en direction de la porte-saloon.

Je me rassieds lentement et, le cœur serré, je la regarde m'attendre. J'ignore si le *Herald Tribune* me dérobaît à sa vue ou si, m'ayant cherché dans la salle, ses yeux ont glissé sur moi sans qu'un indice, sans qu'un instinct ne les retiennent. Je remue la paille dans mon cocktail, un peu vexé, pas très à l'aise. Elle est jolie, les traits réguliers, presque trop. Surface calme et courants sous-marins. Entourée du reflet des globes d'opaline sur l'acajou verni,

sa pâleur fait ressortir ses cheveux auburn. Elle prend un poudrier nacré dans son sac, vérifie son rimmel, remet un peu de mauve sur ses lèvres. Je détourne les yeux, par discrétion, par modestie, ému qu'elle se prépare ainsi à mon apparition, et confus d'avoir manqué mon entrée. Comment rattraper le coup, désormais, sans perdre la face ? Je ne vais quand même pas ressortir dans la rue en lui tournant le dos pour revenir au bout d'un moment avec un air anxieux, la chercher des yeux, l'identifier au premier regard et lever la main dans sa direction.

À demi tourné, je continue de l'observer dans le miroir où deux abeilles gravées, emblèmes du lieu, dansent en chapeau haut de forme et chaussures bicolores. Elle consulte sa montre. Elle fronce les sourcils, inquiète. Elle sort un carnet qu'elle ouvre à la page marquée par un signet, vérifie l'endroit, l'heure. Elle gonfle ses joues, pousse un soupir râleur qui lui enlève un peu de mystère, recommence à guetter mon arrivée. Comment me tirer de ce faux pas ? Un creux dans la poitrine m'empêche d'aller vers elle, simplement, de lui dire que je suis moi. Si encore j'étais certain que ce soit elle. Ma timidité s'arrange pour renforcer mes doutes. Je n'arrive pas à me la représenter au-dessus d'un canal à Bruges, écrivant sur du papier recyclé. Et je n'ai pas le droit de me tromper. C'est moins son éventuelle réaction à mon approche qui me paralyse que la manière dont la vraie Karine, si elle se trouve ailleurs dans ce bar, interpréterait mon erreur de personne.

Je risque à nouveau un regard périphérique. Il y a aussi cette fille qui lit *Télérama*, là-bas sous l'oriflamme *Uni-*

versity of Colorado... Lunettes rondes, cheveux tirés, poitrine plate. À la déception que me cause cette hypothèse, je mesure que mon désir de voir s'incarner l'écriture ronde du papier jaune n'est pas totalement platonique. Cette figure un peu ingrate respire l'intelligence, les déceptions sentimentales, la solitude, l'intimité avec les livres. Elle ressemble au *fond* des lettres que j'ai reçues. Est-ce si grave qu'elle n'en ait pas la forme, les courbes lisses, les tensions brusques et les sourires ? Concentrée sur ce qu'elle lit mais ne laissant pas la moindre association d'idées, la moindre réflexion s'approfondir dans une rêverie, une absence, elle est le contraire de la Karine que j'ai imaginée.

Mon regard s'arrête sur une blonde en tailleur noir, assise sous une fenêtre aveugle à côté d'un blason qui s'écaille. L'allure alanguie, elle appuie sa tête contre le panneau d'acajou et porte à sa bouche une amande. J'ai cru qu'elle faisait partie d'un groupe qui vient de s'en aller. Seule sur sa banquette devant six chaises vides, elle finit son quart Vichy en pliant son ticket de caisse avec un air lointain. Ses boucles d'oreilles un peu trop lourdes, ses cheveux un peu trop laqués et sa nonchalance bourgeoise, démentie par le soin méticuleux avec lequel elle nettoie les amandes avant de les croquer, pourraient convenir à une fille d'hôteliers belges. Mais je n'aime pas du tout les œillades assassines, méprisantes, qu'elle décoche à la fille en jean et pull marin dont la bande d'amis la séparait, et qui bouge la tête au rythme de la musique diffusée par son baladeur. On n'entend rien, pourtant. C'est la *vision* de la musique qui dérange la blonde. Mon

Dieu, faites que ce ne soit pas elle. Quant à la fille aux écouteurs, regard bleu ciel dans le vide, châtain frisé, genre boute-en-train sans maquillage qui tartine de moutarde un hot dog en mimant la scansion du rap avec sa bouche à pipes, merci.

La porte-saloon grince en livrant le passage à un gros type satisfait, manteau en poil de chameau sur les épaules et cigare émergeant de la pochette. Tournée vers l'entrée, ma première Karine, la soyeuse aux cheveux lisses, s'est composée une attitude à la fois engageante et dégagee qui s'effondre à la vue du nouvel arrivant. Je devine sur son beau visage grave l'incrédulité, le mélange d'horreur et de bonne éducation qui s'affrontent à l'idée que ce soit moi, tandis que le gros homme s'avance dans sa direction avec un sourire de gourmet. Soulagement lorsqu'il poursuit son chemin jusqu'à la banquette de la blonde. Karine finit son thé, j'aspire le fond de mon cocktail. C'est décidé, je vais m'avancer vers elle, tirant profit de cette fausse alerte qui m'avantage. Comme l'a dit Talleyrand : « Quand je me contemple je m'inquiète, quand je me compare je me rassure. » Je prends appui sur la table pour me lever, lorsque le poil-de-chameau écrase mon pied en passant. La douleur me fait retomber sur ma chaise.

À trois tables de distance, la frisée aux écouteurs qui a dû voir ma bouche ouverte sur mon cri avorté éclate de rire dans son hot dog, et s'excuse d'un haussement de sourcils, avale. Je ferme un instant les yeux pour lutter contre l'élancement qui me retourne l'estomac. Il pèse au moins cent vingt kilos, cet abruti qui s'est mis à parler

taux actuariel et seuil de cession à l'autre blondasse qui lui répond assurance vie et fonds communs de placement. Quand je rouvre les yeux, Karine est en train d'enfiler un loden. Les orteils recroquevillés, je boite vers elle en bousculant le garçon qui rétablit de justesse l'équilibre de son plateau. Un jus de tomate se renverse sur mon blouson. Le temps de repousser ses excuses en lui disant que ça ne tache pas, Karine est arrivée entre les petites pancartes délimitant la zone non fumeur, deux mètres carrés sans table au bout du comptoir. Je suis sur le point de la rejoindre lorsque je la vois plaquer sa main sur la fesse d'un des Américains qui téléphone.

– Pardonnez-moi, dit-elle comme si c'était une bousculade qui les avait pressés l'un contre l'autre.

L'interpellé répond d'un sourire prudent, et reprend sa conversation portable tandis que les longs doigts aux ongles mauves lui retirent de sa poche fessière le portefeuille qui disparaît dans les plis du loden. Tétanisé, je regarde la jeune femme sortir élégamment du bar pendant que l'Américain remercie son interlocuteur. Ne songeant même pas à la rattraper ni à crier au voleur, je retourne vers ma place, déconfit. Par-dessus *Télérama*, je croise le regard des lunettes rondes. Pour abréger le suspense et consommer le ratage, je m'arrête et lance d'un ton réprobateur :

– C'est vous ?

– Moi qui quoi ?

– Non, rien.

D'une vrille de la main droite, elle m'indique que je ne vais pas bien, et replonge dans sa lecture. Je regagne

ma chaise. La frisée au pull marin retourne la cassette de son baladeur et attaque en mesure son deuxième ou troisième hot dog. J'ai rarement vu quelqu'un manger avec autant de plaisir et de voracité. Et elle fume avec la même gourmandise, entre deux bouchées, fusillée du regard par la blonde qui ne semble pas du tout convaincue par les conseils boursiers du poil-de-chameau. Six heures vingt-cinq. Ça devient grotesque. Je lève la main pour attirer l'attention d'un barman. Je ne suis même plus sûr de vouloir rencontrer ma lectrice. Je ne me sens plus en état, comme si j'avais épuisé mon capital d'attente à coups de fausses craintes et d'espoirs détournés. Pendu à un filin au-dessus de la machine à hot dogs, un ouistiti d'ébène tient des gants de boxe au bout de ses pieds. Le courant d'air les fait tourner doucement d'un côté, puis de l'autre. En quittant brusquement sa banquette, la blonde fait s'envoler mon ticket de caisse.

– C'est le meilleur taux du marché, insiste le gros poil-de-chameau avec une conviction navrée.

Sa cliente s'en va sans se retourner. Il hausse les épaules, se lève, plie son manteau sur son dossier et va s'abattre sur la banquette, à la place qu'elle vient d'abandonner. Il appelle un barman, lui désigne de loin sa flûte à champagne vide. Je ramasse mon ticket, dévisage machinalement les nouveaux arrivants, certain à présent que mon rendez-vous n'aura pas lieu. Un séminaire de cadres badgés a envahi l'espace autour de moi, faisant lever les solitaires et les couples pour les regrouper ailleurs et récupérer huit chaises.

La bouche pleine, acceptant l'exil à contrecœur, la

frisée au baladeur se lève sans arrêter sa cassette, attrape par la ficelle un grand paquet rectangulaire posé à ses pieds, et vient me demander, d'un mouvement de son hot dog, si la chaise devant moi est disponible. De près, le martèlement du rap s'échappe avec netteté de ses écouteurs. Je fais non de la tête, poliment désolé mais l'air ferme. Elle me tourne le dos dans un lâcher de miettes et s'approche du gros conseiller financier qui, lui, s'empresse de retirer son manteau pour libérer la chaise d'en face. Elle enfourne le quignon de son hot dog en s'installant.

À moins dix, je termine mon second cocktail et décide que les meilleures choses ont une fin. Je ne regrette pas d'être venu. On n'attend jamais pour rien : la soumission au hasard, la volonté de s'accorder à l'image, à l'humeur d'une inconnue est finalement un excellent moyen de se connaître mieux. Karine n'a toujours pas de visage mais, pendant cinquante-cinq minutes, j'ai vraiment été Richard Glen.

Je sors mon portefeuille, cette triste pochette en plastique estampillée Montmartre-Immo, cadeau de l'agence en échange de sa commission, où j'ai serré cinq billets de cent francs et le double de mon contrat EDF en cas de contrôle d'identité. Le vacarme assourdi du rap est beaucoup plus présent, depuis quelques instants. Probablement draguée par le poil-de-chameau, la frisée aux hot dogs a monté son volume pour parfaire l'isolation phonique.

Une rumeur de protestation me fait relever la tête. Les Américains du comptoir se sont retournés au passage

d'une silhouette déformée par un sac en bandoulière qui les bouscule. Sans ralentir, la femme hors d'haleine évite le plateau d'un garçon par une feinte de côté qui balaie quelques verres sur le guéridon de l'alcôve. Cris, apostrophes et râlates. Elle balbutie des excuses, regarde sa montre avec panique, tourne sur place en cherchant dans la salle, labourant trois têtes assises avec son énorme sac en toile rouge. Elle a une quarantaine d'années, l'air meurtri, dérisoire et sympa, mordant sa lèvre inférieure dans une attitude impuissante de gaffeuse habituée aux catastrophes qu'elle déclenche. Ce que j'éprouve en l'observant est moins une révélation qu'une évidence. C'est elle, naturellement. Elle a triché sur son âge comme j'essaie d'atténuer le mien, en toute sincérité, parce que son émotion de lectrice était celle d'une fille de dix-huit ans, seule capable de ressentir avec tant de force et de justesse les intuitions, les pudeurs, les limites et les excès d'un romancier adolescent.

Je souris dans sa direction, confiant et rassuré, attendant qu'elle me remarque. Sourcils froncés, juchée sur la pointe des pieds, elle passe en revue tous ces visages qui ne lui disent rien, survole mon secteur. Elle doit m'inclure dans le séminaire. J'ai le temps. Mais vais-je le prendre ? Son âge, son allure, sa maladresse me réconfortent. Son sac m'inquiète un peu. Je le trouve excessif pour une première rencontre. Elle n'a tout de même pas l'intention de s'installer chez moi ? Mon sourire s'affaisse. Nos points communs, nos complicités n'ont-ils servi qu'à remplir un sac de voyage ? Elle a puisé dans mon roman et dans nos lettres la force de quitter Bruges,

d'échapper au carcan, au chantage, au cocon de vieux parents qui l'ont détournée de ses études pour qu'elle leur succède, un jour, à la tête d'un hôtel où depuis plus de vingt ans elle sert de femme d'étage. Elle n'a pris en moi que le courage de fuir ce que les autres ont fait de sa vie. Mais n'ai-je pas agi de même, avec ma moustache, ma garçonnière et mon faux nom ?

Au bord du découragement, elle avise l'escalier, dévale les marches, remonte aussitôt, interroge un garçon qui secoue la tête. À nouveau elle cherche autour d'elle avec une anxiété, une crispation au coin des yeux qui creuse ces rides de sourire et de chagrin, ces pattes-d'oie que je me prends à aimer, aussitôt, et pas seulement parce que j'ai les mêmes. Je suis tellement content d'avoir pu susciter encore autant d'émotion, autant d'espoir et de sursaut par un simple assemblage de phrases, moi qui me croyais vitrifié dans une douleur égoïste.

Voilà qu'elle s'avance de trois quarts, front plissé, queue-de-cheval à droite et bandoulière à gauche, vers le fond de mon périmètre où le pilier lui dissimule quelqu'un. J'attends qu'elle soit à un mètre de moi et je me lève, essayant de gommer sur mon visage toute trace d'étonnement lié à son âge. Elle croise mon regard. Je baisse les yeux pour tirer ma table afin de lui dégager la chaise d'en face, et mon geste se fige. Pour échapper à la conversation que voulait lier son vis-à-vis, la frisée aux écouteurs, à demi tournée, a ouvert un livre – et c'est le mien. Un instant je demeure en suspens, les doigts serrés sur le rebord de la table, tandis que le sac de voyage me frôle.

– Mathilde, mais qu'est-ce que tu fous ? Je te klaxonne dans la rue, ça fait trois fois que je fais le tour !

La femme à bandoulière a pivoté vers le seuil d'où la voix l'interpelle. À son tour elle clame un prénom avec irritation, va pour se précipiter, trébuche, se raccroche au dossier de la jeune fille qui part de côté en criant « chier, merde ! », essayant de se retenir à la main du gros qui a jailli de la banquette, mais trop tard : la chaise tombe, tandis que la femme au sac rétablit son équilibre et continue sa course vers l'homme qui est déjà ressorti.

À quatre pattes au-dessus de son baladeur brisé, Karine Denesle sort la cassette du boîtier, l'agite contre son oreille et l'empoche. L'échancrure de son pull marin laisse voir deux seins magnifiques débordant d'un soutien-gorge noir.

Je regarde mon ticket de caisse, pose un billet de cent francs dans la soucoupe, et je quitte le bar sans me retourner. Elle ne m'a pas reconnu. Je n'ai pas voulu croire que c'était elle. Trop gamine, trop claire, trop sexy, « trop » tout court, comme je dirais si j'avais son âge. À quoi bon. Si cette étudiante version *Playboy* a écrit entre deux raps et trois hot dogs les lettres que j'ai reçues, c'est un miracle où ma pauvre imposture n'a pas sa place, et si elle fait écrire son courrier par une copine intello chaque fois qu'elle drague un écrivain, je ne vois pas l'intérêt de jouer nos mensonges en double.

Dans la vitrine du couturier d'en face, la mode printemps s'étale entre les traces de givre, indigo, verte et rayée, sur des couples de mannequins hilares figés dans leur bonheur en plastique. Je me fous du printemps, je

n'en veux pas. Je n'en veux plus. Tout cela est débile et je me fais honte, comme chaque fois que je trompais Dominique. Je ne veux pas être libre. Je ne suis pas assez vieux pour chasser les nymphettes, pas assez égoïste pour tirer un coup de grâce.

Les mains dans les poches du blouson, le vide à l'âme, je marche vers le haut de la rue Daunou, à la rencontre du taxi qui vient de traverser le boulevard des Capucines, hésitant entre lever le bras ou me jeter sous les roues.

Des talons claquent sur le trottoir derrière moi. Je viens de sortir la main droite de ma poche et de faire signe au taxi lorsque le bruit des pas s'arrête.

– Richard ?

La Mercedes s'immobilise dans le cliquetis du diesel. Je ne me retourne pas. Moralement, j'ai déjà réintégré ma peau d'avant, mon nom d'usage.

– Pardon, je suis nulle... C'est vous ?

Je glisse un œil par-dessus le col relevé de mon blouson, totalement incertain de ce que je vais répondre. Elle est debout à deux mètres de moi, stoppée dans son élan, perplexe. Elle frissonne dans son pull, les bras croisés, les doigts crochetés à ses épaules.

– Vous n'êtes pas Richard Glen ?

Elle doit lire dans mon regard la décision que je suis au bord de prendre. Elle va l'interpréter comme un désir de fuite, un complexe, un blocage – ou bien la confirmation d'une erreur de personne. Elle a le choix. Ses yeux bleus sont aussi joyeux, aussi paumés, aussi changeants que ses lettres. Pourrons-nous poursuivre notre correspondance comme avant, demain ou après-demain,

en nous racontant que ce soir j'ai eu un empêchement et qu'elle, de son côté, m'a confondu avec un autre ? Elle baisse la tête. Elle respectera ma feinte.

– Excusez-moi. Je vous ai pris pour quelqu'un.

Elle relève le regard, comme une dernière chance qu'elle nous donne, un dernier regret qu'elle me tend. Et, face à mon silence inexpressif, elle précise, au cas où je ferais semblant de ne pas comprendre notre langue :

– *Sorry. Just a mistake.*

Ce qui me dispense de trouver une attitude. Je n'ai pas le courage de la retenir, ni la lâcheté d'acquiescer en anglais pour sceller le malentendu qu'elle me propose. Sa délicatesse me bouleverse. Ou sa déception, si elle croit de bonne foi s'être trompée ; cette déception qu'elle ne songe pas un instant à cacher, comme si son orgueil et sa pudeur résidaient dans la franchise.

– *Good night*, conclut-elle en levant un sourcil.

Sa bouche s'arrondit dans une moue boudeuse, une moue d'enfant qui prend son parti de l'injustice, et elle tourne les talons. Les mots se resserrent dans ma gorge.

– Vous montez ou pas ?

Glace baissée, le taxi s'impatiente. Deux voitures bloquées, derrière lui, font des appels de phares. Je viens de repousser le plus bel élan qu'on ait jamais eu vers moi, d'infliger une blessure pour rien, de casser deux rêves. Elle ne m'a pas cru. Elle a vu clair dans mon silence. Elle sait que je suis Richard Glen.

Humilié au plus profond par la bêtise de ma conduite, incapable de rattraper la situation, de trouver les mots tout simples qui suffiraient à inverser le cours des évé-

nements, je la laisse retourner vers le bar. Même pas foutu de crier son nom, de lui sourire en maudissant ma timidité, et de transformer notre gêne en une complicité supplémentaire, j'ouvre la portière.

– Quand même ! fait le taxi. Vous allez où ?

– Je ne sais pas. Roulez.

– Hé, doucement ! Je rentre sur Courbevoie, moi.

– Eh bien allez-y.

Il redémarre en grommelant, sous les klaxons de l'embouteillage qui s'est formé. Je me contorsionne pour voir la belle silhouette qui, entre le montant de portière et l'appui-tête, marche sur l'arête du trottoir, bras écartés, comme sur un fil, hésite, vacille au-dessus du caniveau, perd l'équilibre et donne un coup de pied rageur dans l'eau.

– Arrêtez-vous.

Le chauffeur dévisage mon image dans le rétro.

– Hé, faudrait savoir ! Vous êtes bourré ou quoi ?

– Stop !

Il pile, m'envoyant heurter le siège avant. Klaxon derrière nous. J'ouvre ma portière et me penche à l'extérieur :

– Karine !

Elle ne sursaute pas. Elle ne répond rien. Elle remonte sur le trottoir, et se dirige d'un pas normal vers le bar.

– Karine !

Je vais pour sortir du taxi lorsqu'elle se retourne vers moi et, naturelle, très digne :

– Vous devez faire erreur, monsieur.

Je reste la bouche ouverte, la main crispée sur la poi-

gnée. Elle éclate de rire et court soudain s'engouffrer dans la voiture. J'ai à peine le temps de riper à l'autre bout de la banquette ; elle s'installe à ma place et referme la portière.

– On est cons, se réjouit-elle.

J'acquiesce. Elle me fixe un instant dans un silence radieux. Puis se ravise, prise d'un scrupule :

– On n'est pas obligés. Si vous me trouvez... Ou un peu trop...

Pour toute réponse, je lance au chauffeur :

– À Courbevoie !

Le moteur vrombit, la secousse nous projette en arrière. À la fois incrédules et convaincus, on se regarde. On revient de loin. On aurait pu si facilement se rater. Et on est là, dans une voiture qui roule, avec l'impression de se connaître déjà, comme si notre premier rendez-vous appartenait au passé, comme si l'heure que nous avons perdue à nous attendre, l'un à côté de l'autre, avait parlé pour nous, meublé notre gêne, aboli nos distances.

– Bonjour, Richard.

Elle me tend la main. Je la serre.

– Bonjour, Karine.

– C'est génial, comment vous avez réagi. Je veux dire : c'est comme moi. J'ai eu un flash quand vous êtes entré, et puis je me suis dit non, c'est pas possible : il est beaucoup trop jeune, il n'a quand même pas publié *La Princesse* à douze ans !

– Trop jeune ?

– Je voyais un quadra, moi, le genre vieux prof ! Un costume à cravate, pas un *street* en cuir ; c'est pour ça

que je me suis mise en jean, pour faire contraste. Et là on est pareils, c'est nul. À aucun moment vous n'avez pensé que c'était moi ?

– Si, mais vous étiez trop...

– Jeune ? On est bien, comme dialogue. La prochaine fois, on se dira : vous n'avez pas changé.

Le parfum de ses lettres me monte à la gorge. Je ferme un instant les yeux. Elle parle tellement vite, comme s'il y avait une urgence, comme si l'on devait se quitter au prochain feu.

– En fait, pour moi, c'était un coup oui, un coup non. Je vous regardais attendre quelqu'un, mais vous aviez plutôt l'air... – je peux vous vexer ?

– Allez-y.

– D'un type qui est venu pour draguer n'importe quoi, vite fait, ce qui tombe sous la main. Et puis surtout je me disais : si c'était lui, il m'aurait remarquée.

– Je me suis dit la même chose.

– menteur.

– D'accord. Non, c'est votre walkman sur les oreilles qui m'a un peu...

– Vous connaissez un autre moyen ? Jamais vu un bar aussi bruyant. Heureusement que le rap, ça isole.

Je regarde cette beauté nature et joueuse ; ce charme sans calcul, ces rondeurs, ces cambrures ; je retrouve son écriture dans ses formes, cet appétit des mots, cette gourmandise pour tous les sentiments – même ces failles de détresse soudaine qui s'ouvrent dans sa voix comme les parenthèses de ses lettres. C'est une Martienne, et elle existe. En plus elle a l'air de me trouver parfaitement

normal, et je n'en reviens pas d'être si à l'aise. Ça ne s'entend peut-être pas, mais depuis l'instant où elle s'est assise près de moi, je me sens brillant, léger, bien dans ma peau.

– Vous êtes timide, Richard ?

– Très.

– Moi aussi. Tant mieux.

Et elle m'embrasse sur la joue, dans l'avenue de l'Opéra.